

Leonor SANTOS FARIA

UN PAYS DE MÉMOIRE

Chapitre 1 – Ce qui revient toujours

Je ne pourrais pas dire quand tout a vraiment commencé.

Peut-être un soir d'été, un de ceux où la chaleur s'installe dans les maisons.

La lumière tombait doucement, trop douce pour dire la vérité, trop sincère pour la cacher.

Ma grand-mère Beatriz était assise dans son fauteuil vert, les mains jointes comme si elle tenait un souvenir qui risquait de lui glisser entre les doigts.

Son regard brun traversait la pièce, mais il ne regardait rien d'ici. Il cherchait un lieu beaucoup plus lointain.

Puis elle a murmuré :

— Tu sais... mon Mozambique.

C'est ce soir-là que j'ai compris un mot que je ne connaissais pas encore : saudade.

Un mot portugais qu'on ne peut traduire, un mélange de manque et de lumière, une absence qui continue d'habiter le cœur.

La saudade, c'est quand quelque chose s'en va... mais ne part jamais vraiment.

Dans la voix de ma grand-mère, je sentais exactement cela :

une blessure douce, une présence invisible, un pays entier vivant sous sa peau.

Elle l'a dit comme on dit mon enfance, ma maison, ma première perte.

Avec une douceur blessée.

Avec un « mon » capable à lui seul de raconter tout un pays.

À cet instant, quelque chose s'est accroché à moi.

Une attache invisible, une corde tendue entre sa mémoire et mon présent.

Je me suis avancé un peu, comme pour ne pas perdre une miette de ce qui allait sortir d'elle.

— Raconte-moi, ai-je dit, sans savoir que j'ouvrais une porte qui ne se refermerait plus.

Elle m’a observé longuement, comme étonnée qu’on l’autorise enfin à déposer ce poids.

Puis elle a souri. Un sourire fragile, fendu, presque reconnaissant.

Et elle a commencé.

La pièce a changé.

Le plafond semblait monter, les murs disparaître.

Une chaleur nouvelle s’est posée sur nos épaules pendant qu’elle parlait d’un pays où la lumière ne se contentait pas d’éclairer les choses : elle les créait.

De ses mots naissait un monde :

l’odeur de la mangue, la poussière rouge, les après-midis qui s’étiraient comme des promesses.

Et, peu à peu, une petite fille prenait vie dans mon imagination :

jambes fines, cheveux rebelles, sourire trop grand pour son visage.

Une petite fille qui s’appelait Beatriz.

Une petite fille qui courait pieds nus sur une terre brûlante de lumière.

Ce soir-là, je ne savais pas encore que ce récit deviendrait le mien.

Que j’allais hériter d’un pays que je n’avais jamais vu.

D’une lumière que je n’avais jamais touchée.

D’une blessure qui n’était pas la mienne.

Et, sans s’en rendre compte, elle m’a transmis plus qu’une histoire.

Elle m’a transmis une lumière.

Chapitre 2 — L’enfance dans la lumière

Maputo, 1954 – 1967

Le Mozambique de son enfance n’était pas un simple lieu : c’était un souffle.

Une façon d’exister.

Lorsque ma grand-mère évoquait ces années-là, sa voix se modifiait imperceptiblement elle devenait ample, dorée, presque chantante.

Comme si le soleil de là-bas la guidait encore.

Ce chapitre, c’est celui où sa lumière m’a réellement touché pour la première fois.

1. La lumière : son premier langage

Elle disait qu'au Mozambique, on n'apprenait pas d'abord à parler.

Ni à marcher.

On apprenait la lumière.

Celle du matin, blanche et timide, qui réveillait la poussière rouge en douceur.

Celle du midi, éclatante, une lumière si franche qu'elle semblait découper les ombres au couteau.

Et celle du soir, lente, calme, posée comme une caresse sur les joues des enfants.

« Là-bas, disait-elle, la lumière ne s'arrêtait jamais. Elle nous suivait partout.

Elle nous connaissait. »

Quand elle me racontait cela, j'avais l'impression que la pièce autour de nous se réchauffait d'un degré.

Comme si son souvenir avait encore la puissance d'éclairer le présent.

Un jour, je lui ai demandé :

— Et le matin, mamie... c'était comment ?

Elle a souri.

Pas un simple sourire.

Un sourire qui ouvrait une porte.

— Le matin là-bas... c'était comme si tout recommençait. Tout. Même nous.

Alors elle fermait les yeux et je voyais, à travers elle, les feuilles luisantes des manguiers,

les ombres nettes des palmiers,

les cris des enfants courant pieds nus dans la poussière chaude.

2. La maison blanche

Sa maison était blanche mais pas le blanc froid des murs européens.

Un blanc vivant, qui renvoyait la lumière au point d'en devenir presque liquide.

Elle se tenait au bout d'une rue animée, près du marché central.

À l'intérieur, l'air mélangeait le savon portugais et les épices africaines.

Elle disait que cette odeur-là, personne ne pourra jamais la refaire.

Cette maison était un théâtre de trois mondes :

Sa mère, élégante, toujours coiffée, droite.

Son père, producteur de coton, solide, les mains abimé par le travail.

La fratrie, vivante, bruyante, un univers à elle seule.

Mais au cœur de ce monde, il y avait deux astres :

Manuel son demi frère et Georgete sa sœur.

Manuel

Manuel entrait dans une pièce, et tout se calmait.

Il avait ce regard noisette, stable, où Beatriz disait avoir trouvé son premier refuge.

Une fois, enfant, elle avait pleuré pour une brouille.

Manuel l'avait trouvée sur la véranda, derrière un pot de fleurs.

Il s'était assis à côté d'elle, sans parler.

Puis, doucement, il avait posé une main sur sa tête :

— Le monde ne veut pas te faire du mal. Il veut juste que tu grandisses.

Elle n'avait pas compris.

Mais elle s'en souvenait encore soixante ans plus tard.

Comme une prophétie qu'on ne comprend qu'au moment où elle s'accomplit.

Georgete

Georgete, c'était l'inverse.

Le vent, le rire trop fort, la colère trop vive.

Elle disait :

— S'il manque du bruit dans cette maison, c'est que je dors !

C'est elle qui apprenait à Beatriz à tresser ses cheveux, à danser, à voler des fruits au marché en riant.

Elle était le chaos joyeux.

La vie en débordement.

Entre Manuel et Georgete, Beatriz grandissait comme entre deux pôles :

la stabilité et le tumulte.

La terre et le feu.

3. Olympia et Mateus

Olympia la coiffait le matin.

Toujours en chantant.

— Pourquoi tu chantes tout le temps ?

— Parce que si je me tais, je pense trop.

— Et penser, c'est mauvais ?

Olympia avait ri :

— Penser, c'est dangereux, menina. Sentir, c'est mieux.

Mateus, lui, parlait peu.

Mais il avait cette douceur qu'ont ceux qui comprennent la terre mieux que les hommes.

C'est lui qui apprit à Beatriz ses premiers mots dans sa langue.

Elle disait que grâce à lui, elle avait compris que la terre pouvait parler.

4. Maputo

Quand elle me décrivait le marché central, j'avais l'impression d'y être :

le poisson frais, les tissus éclatants, les oranges empilées, les voix qui montent, qui descendent, qui s'entremêlent.

« Là-bas, disait-elle, j'ai compris que je n'étais pas seule au monde.

On aurait dit un cœur qui battait. »

5. Les années heureuses

Chaque soir, la maison blanche s'ouvrait comme un théâtre familial :

Valentim, le père rapportait un fruit ou un coquillage offert par un client,

Luiza, la mère racontait une anecdote, impeccable,

Georgete parlait trop,

Manuel écoutait tout, solide,

et elle Beatriz riait, assise par terre, le soleil couchant dans les yeux.

C'étaient les années parfaites.

Celles qu'on ne sait pas parfaites quand on les vit.

Celles qu'on passe sa vie à essayer de retrouver.

Et tandis qu'elle me racontait tout cela, je sentais déjà, au ton de sa voix que cette lumière-là, tôt ou tard, allait se fissurer.

La saudade, sans qu'elle le sache, naissait déjà.

Chapitre 3 — Les premiers craquements

Les années heureuses formaient une bulle chaude, presque immobile, que rien ne semblait pouvoir atteindre.

Mais un pays peut se fissurer longtemps avant qu'on entende le bruit.

Tout a commencé par des mots murmurés entre adultes.

Des mots qui flottaient dans les pièces comme des moustiques qu'on tente d'ignorer :

indépendance... tensions... révoltes... danger...

Beatriz n'en comprenait pas le sens, mais elle en sentait le poids.

Un jour, Olympia a cessé de chanter.

Un autre, Mateus s'était arrêté en plein geste, la tête tournée vers la route, comme s'il écoutait un bruit lointain.

Même Manuel, pourtant solide comme un arbre, se surprenait à fixer l'horizon sans un mot.

Elle avait treize ans.

Treize ans, l'âge où l'on ressent tout avant de comprendre.

Puis, une nuit, elle s'est réveillée.

La voix de son père, dans la cuisine.

La voix de sa mère, brisée.

— On ne peut plus rester. Ce n'est plus sûr.

— Les enfants seront perdus là-bas...

— Mieux vaut perdus que morts.

Dans l'ombre du couloir, Beatriz a senti la fissure.

Une fissure silencieuse, mais irréversible.

Le lendemain, rien n'était encore décidé, mais tout était déjà différent.

Même la lumière semblait plus lourde.

Chapitre 4 — Le départ

L'aéroport était une scène d'adieux trop rapides.

Des cris, des valises trop petites pour contenir une vie entière, des familles serrées les unes contre les autres comme si leurs bras pouvaient retenir un pays qui leur échappait.

Olympia tenait la main de Beatriz avec une force presque douloureuse.

— Tu vas revenir, menina... tu vas revenir...

Mais sa voix tremblait.

Elle savait.

Toutes le savaient.

Mateus, lui, ne disait rien.

Les mots se coinçaient dans ses yeux.

Georgete pleurait, le visage rouge, les poings serrés.

Manuel restait droit, mais ses mains tremblaient.

L'avion soufflait déjà, impatient d'avaler des destins entiers.

Quand le Mozambique a commencé à s'éloigner, Beatriz a senti une douleur qu'aucun médecin n'aurait su nommer.

Comme si on lui arrachait la lumière du corps.

Cette lumière qu'elle avait apprise dès sa naissance.

Cette lumière qu'elle ne retrouverait plus jamais de la même façon.

Chapitre 5 — Le Portugal gris

Le choc fut brutal.

À la chaleur vibrante succéda un froid sec qui entraînait jusque dans les os.

À l'espace large des rues africaines, des ruelles étroites, serrées.

À la lumière, une grisaille pressante.

Le Portugal n'avait rien de personnel contre elle, mais elle avait l'impression d'être rejetée.

Ici, son accent amusait.

Sa peau plus foncée intriguait.

Son silence agaçait.

Georgette se rebellait contre tout, contre tous.

— On étouffe ici ! On étouffe !

Beatriz, elle, essayait de comprendre.

Elle apprenait les codes, les mots, les gestes.

Elle répétait les choses comme on répète une langue qui n'est pas la sienne.

Mais Manuel...

Manuel s'effaçait.

Chaque jour, un peu plus.

Parce qu'en plus d'avoir perdu un pays où il a vécu, il a aussi perdu l'espoir d'un jour retrouver sa mère biologique.

Comme si une partie de lui était restée là-bas, tenant encore la main invisible de la lumière.

À 52 ans, il est mort.

Sans bruit.

Sans colère.

Comme une flamme qui s'éteint faute d'oxygène.

Beatriz disait :

— Manuel est mort de saudade. On peut guérir de tout, sauf du manque de lumière.

Chapitre 6 — La lumière transmise

En me racontant ces fragments de vie, ma grand-mère ne me livrait pas seulement un passé.

Elle me confiait quelque chose de plus ancien, de plus vaste :

une lumière.

Une lumière têtue, tenace, qui avait traversé les continents,

qui avait survécu à l'exil,

qui avait résisté au gris du Portugal.

Elle disait les noms d'Olympia, de Mateus, de Georgete, de Manuel

comme on allume des bougies.

Ils n'existaient plus que dans ses mots,

mais dans ses mots, ils vivaient encore.

Et je comprenais, sans qu'elle ait besoin de le dire, que j'héritais moi aussi

d'un pays que je n'avais jamais vu,

d'un soleil que je n'avais jamais touché,

d'un exil qui n'était pas le mien.

Chapitre 7 — Le Portugal : une reconstruction difficile

Les premières années au Portugal furent grises, longues, lourdes.

La maison dans laquelle ils s'installèrent était petite, sombre.

Rien à voir avec la maison blanche du Mozambique.

Pas de jardin.

Pas de manguier.

Pas de chants au petit matin.

Tout semblait trop étroit pour contenir trois vies élargies par le soleil.

Georgete tentait de recréer la couleur : elle accrochait des tissus, improvisait des fêtes, forçait la joie comme on force une porte close.

Beatriz observait, silencieuse, apprenait à vivre dans cet entre-deux étrange :

entre la nostalgie et la nécessité.

Et Manuel...

Manuel était encore là, mais déjà ailleurs.

Sa présence tenait la maison, même quand lui-même vacillait.

Chapitre 8 — Grandir entre deux terres

En grandissant, Beatriz comprit qu'elle aurait toujours deux soleils :

celui de sa naissance

et celui qu'elle devait apprendre à apprivoiser.

À l'école, on voyait en elle une étrangère.

« La fille qui vient d'ailleurs. »

Mais elle apprit à prendre racine malgré tout.

Elle découvrit :

La douceur des ruelles après la pluie,

L'odeur du linge séché au vent,

Les vieilles femmes discutant sur les bancs,

Les couleurs discrètes mais chaleureuses du Portugal.

Elle devenait une identité à part entière :

ni d'ici, ni de là-bas.

Ou plutôt : des deux.

Un équilibre fragile, mais solide.

Chapitre 9 — Manuel

Manuel travaillait dans un atelier mécanique.

Il était respecté.

Compétent.

Calme.

Mais son âme, elle, avait du mal à respirer.

Quand il parlait du Mozambique, sa voix se réchauffait.

Ses yeux aussi.

Il devenait vivant, entier, vibrant.

Les soirs d'été, il s'asseyait sur les marches de la maison, le regard perdu vers un horizon qui n'existait pas ici.

Beatriz venait s'asseoir à côté de lui.

Ils partageaient ce silence particulier :

un silence d'exilés.

Sa mort fut un tremblement de terre intérieur pour la famille entière.

Une fissure plus profonde que toutes les autres.

Une fissure qui allait forger la suite de leur vie.

Chapitre 10 — La force des femmes

Après Manuel, quelque chose changea dans la maison.

Georgete devint le pilier.

Beatriz devint la douceur.

Les deux sœurs, si différentes, apprirent à tenir debout ensemble.

Elles devinrent l'une pour l'autre :

une maison, un refuge, un contrepoids.

Elles apprirent la ténacité.

Cette manière de continuer malgré tout,

sans bruit, sans plainte, mais avec une force presque animale.

Chapitre 11 — L'héritage silencieux

À mesure que ma grand-mère parlait, je comprenais que ce qu'elle me transmettait dépassait le simple récit.

C'était une mémoire.

Une mémoire faite de :

Lumière et d'ombre,

Ruptures et de beauté,

Perte et de renouveau.

Le Mozambique vivait encore en elle.

Et maintenant, il vivait en moi.

Les pays qu'on quitte ne disparaissent pas.

Ils changent de place. Ils se logent dans les gestes,

dans les odeurs qu'on recherche sans savoir pourquoi,

dans les histoires qu'on raconte au coin d'une table.

L'exil n'est jamais seulement géographique.

Il devient une manière d'habiter le monde.

Chapitre 12 — Les enfants de Beatriz

Beatriz devint mère.

Elle transmet ce qu'elle avait, ce qu'elle avait perdu, ce qu'elle avait sauvé.

Alexandre : stable, réfléchi, solide.

Son premier enfant, celui avec qui on apprend tout sans savoir si l'on fait bien.

Sandra : passionnée, entière, vibrante.

Une mère qui donnerait tout à son enfant.

Artur : douceur, sensibilité, écoute.

Quatre enfants , dont moi ,porteurs de lumière.

Vanessa : calme, empathique, tendre.

Deux enfants, deux petites aubes nouvelles.

Chacun d’eux portait un fragment du Mozambique,

un éclat de lumière

que le Portugal n’avait pas réussi à éteindre.

Chapitre 13 — Les petits-enfants : un pays nouveau

Pour Beatriz, les petits-enfants furent un deuxième Mozambique.

Un Mozambique retrouvé, réinventé, reconstruit.

Gonçalo, brillant, vif, intuitif.

Mes frères, ma sœur et moi, bruyants, lumineux, soudés.

Miguel et Maria, doux, curieux, apaisants.

Chaque naissance était un rayon supplémentaire.

Chaque rire d’enfant, une lumière rendue.

Les exils ne détruisent pas les familles.

Ils les transforment.

Ils les obligent à inventer autre chose.

Et moi, sans l’avoir choisi, je suis devenu le porteur de cette lumière ancienne.

Épilogue

Je n’ai jamais vu le Mozambique.

Mais parfois, une odeur,

ou la lumière d’un après-midi trop chaud,

ou un sourire qui dure une seconde de trop...

et je sens ce pays en moi.

Un pays transmis par les mots de ma grand-mère,

par sa douleur,

par son amour.

Un pays que je porte sans l'avoir connu,
mais qui me traverse comme un fleuve invisible.

Une lumière qui ne m'appartient pas.

FIN